

XYZ. La revue de la nouvelle

Les mots désuets

Louise Dupré



Numéro 48, hiver 1996

Taches

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dupré, L. (1996). Les mots désuets. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (48), 14–17.

Les mots désuets

Louise Dupré

Cet été-là, le monde s'était illuminé de nouveau, pourquoi, elle l'ignorait, ou plutôt elle ne voulait pas se le demander, elle préférerait rester dans un certain aveuglement, libre de toute conscience, libre du poids de l'âme. C'était l'été, vraiment, celui de la plage et des oiseaux, et elle marchait le long des choses, elle avançait vers je ne sais quoi, un rien enseveli à l'intérieur de la terre, ce noyau minuscule qui nous retient dans la matière. À peine avait-elle parcouru la lettre qu'il lui avait fait parvenir, à peine avait-elle remarqué les mots qui s'égrenaient dans leur étrangeté. Elle était là, distraite, tout entière livrée à cette distraction. J'aimais la voir ainsi, je veux dire, je l'aimais, et bêtement je voulais la voir heureuse, comme s'il était possible que surgisse une autre vie dans sa vie. J'ai toujours eu une immense naïveté que j'arrive mal à cacher, j'en éprouve parfois un peu de honte dans les réceptions où il convient d'afficher une moue teintée de désillusion. C'est sans doute le côté de moi qui a le moins vieilli, ma face cachée en quelque sorte, elle se dévoile tout à coup au milieu d'une phrase, par l'emploi de mots désuets, *amour, espoir, bonheur, vérité*, ces mots qui font de vilaines taches d'encre dans la conversation.

Pendant tout l'hiver, elle avait été dans un tel état de prostration que j'avais été très inquiète d'elle. Que se passait-il entre lui et elle ?, personne ne le savait réellement, mais ce que je pouvais remarquer, c'est que rien n'allait plus. Oh ! pas de signes clairs, pas d'évidences, seulement de petits indices, une hésitation dans la prunelle quand ils s'observaient tous les deux, comme s'ils ne se reconnaissaient plus, après tant d'années de vie commune. Lui ne lui donnait plus les surnoms qu'on réserve

à une amoureuse et elle ne semblait pas s'en rendre compte, totalement absente aux autres, jusque dans sa façon de me regarder sans me voir lorsque je lui posais une question. Elle m'échappait, elle me fuyait sans que j'aie l'impression de la perdre pourtant. Nous arriverions bien à nous retrouver, c'était ma mère et elle le resterait toujours.

Il était arrivé un beau samedi de juillet, après les vacances. Maman l'avait rencontré je ne sais où et voilà qu'il venait passer quelques jours à la maison, avec son air faussement détaché. Il me semble avoir compris tout de suite qu'il était amoureux de maman et qu'il ferait tout pour me l'arracher. Je l'ai haï, d'une haine pure, une haine d'enfant qui savait qu'elle ne gagnerait pas. Ma mère avait avec lui des gestes que je ne lui avais jamais vus, une manière langoureuse de poser la main sur sa nuque quand elle lui adressait la parole, ou de lui sourire au moment d'apporter un rôti sur la table. C'était l'enfer à la maison, un enfer de tendresse. Il nous adorait toutes les deux, disait-il en nous embrassant, et il voulait venir passer toutes ses fins de semaine avec nous.

Ce n'est qu'après mon départ de la maison que je me suis aperçue qu'il avait vraiment de l'affection pour moi. Pendant toutes les années où nous avons habité sous le même toit, je ne m'en étais pas rendu compte, même s'il m'aidait à faire mes devoirs, même s'il ne manquait jamais une pièce de théâtre dans laquelle j'avais un rôle à l'école. Aux fillettes qui me demandaient *C'est ton père ?*, je répondais d'un mouvement énergique de la tête. Quelle idée ! moi si brune et lui si roux ! Mais je m'étais habituée à sa présence comme à une maladie incurable qui n'entraînerait pas la mort. Après tout, je n'avais pas perdu ma mère, elle était encore là pour moi. Et puis j'avais grandi. Dans mes poches traînaient les photos de vedettes de cinéma auxquelles je rêvais et celle d'un garçon, bien réel, que j'avais rencontré lors d'un échange scolaire. La vie faisait son œuvre, sournoisement.

Je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis trois ans. Il m'avait téléphoné pour m'annoncer qu'il venait d'accepter un contrat pour une agence de développement, il ne savait pas encore dans

quel pays d'Afrique on l'enverrait, peu lui importait de toute façon, entre lui et ma mère rien n'allait plus. Je n'ai pas versé de larmes en raccrochant, trop préoccupée par mes propres problèmes, j'étais en chômage depuis presque trois mois et il y avait peu d'espoir de me trouver du travail. Et puis ma mère n'était plus que l'ombre d'elle-même, il fallait bien qu'une décision soit prise. Soulagée, c'est à vrai dire ce qui pourrait le mieux qualifier ma réaction. Soulagée, mais pas seulement. Ma mère m'appartiendrait de nouveau, elle serait de nouveau à moi seule. Je l'ai invitée à venir passer quelques semaines à mon appartement, je lui préparerais des plats appétissants, je l'emmènerais au cinéma. Elle a d'abord refusé, j'ai dû plaider ma cause, puis un soir elle est arrivée avec sa valise rouge vin, celle qui peut contenir assez de vêtements pour deux ou trois semaines. J'avais réussi. J'étais heureuse comme quand j'avais obtenu une médaille après une compétition de patin artistique à l'aréna du quartier.

Deux mois elle est restée. Au début, elle s'enfermait dans un mutisme noir. En rentrant de son travail, elle ouvrait le téléviseur pour regarder le téléjournal et le laissait allumé toute la soirée. Puis, peu à peu, elle s'est mise à bavarder avec moi en préparant le repas. J'essayais de l'égayer, elle se surprenait à rire quelquefois, par moments elle oubliait. Souvent cependant, elle se souvenait et ses joues se couvraient de larmes. Son image était fissurée, elle n'avait plus rien à protéger. Et j'avais besoin de sa fragilité pour affirmer ma propre force, le saisissait-elle, peut-être après tout, car elle a commencé à me faire des confidences, elle jusque-là si discrète.

C'est fou, on n'imagine jamais sa mère dans un rôle d'amoureuse, même quand on sait qu'elle a aimé. On n'imagine jamais sa mère comme les autres femmes, à croire qu'elle est protégée, grâce à un obscurcissement de notre savoir, d'une humanité déchirante. Je la découvrais à mon image, fragile, hésitante, incapable d'affronter le drame qu'elle vivait. Comme moi, l'année précédente, lorsque nous nous étions quittés, Martin et moi.

Quand elle est retournée chez elle, l'été était là pour de bon et elle avait recommencé à manger. J'avais cessé de l'appeler *maman*, je l'appelais maintenant par son prénom, *Monique*. Voilà sans doute une différence entre les générations, grand-mère, elle, n'avait plus jamais eu de prénom à elle après son mariage. Curieusement, il a fallu ce chagrin pour que ma mère se mette à rajeunir. Elle s'est fait couper les cheveux, a troqué sa maison contre un appartement avec un puits de lumière, a commencé à parler de voyages. Il lui arrivait encore de penser à lui, disait-elle, mais comme un souvenir apaisé. Moi aussi, je guérissais. Martin allait se marier, mon cœur avait failli céder à l'annonce de la nouvelle, mais j'avais survécu. Et puis *maman* et moi, nous partions à la mer... Trois ans déjà ! Si à cette époque on m'avait dit qu'aujourd'hui je vivrais avec un autre garçon, je ne l'aurais jamais cru.

Cet après-midi, la lumière dessine des contours ronds aux arbres. Plus que quelques minutes de marche maintenant. Je serre très fort la main de Jean-Philippe, nous rions, heureux de la grande nouvelle que nous allons apprendre à *Monique*. Je suis enceinte. En passant près de mon école de petite fille, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé à lui. J'aurais voulu qu'il le sache lui aussi, au fond de son Afrique.